

Ans : Le Murden. Revue internationale.
Tome I. no. 1. 1882.

Christensen.



П. 64/85

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 143 85

MAGOG,

FRAGMENTS D'UNE ÉTUDE SUR L'ETHNOGRAPHIE
DU CHAPITRE X DE LA GENÈSE.

L'ancienne tradition d'interprétation des écoles juives reconnaît les Scythes dans le second fils de Yapheth, et les exégètes modernes ont été unanimes à la suivre sur ce point.

Cette explication de Mâgôg par les Scythes est celle que nous lisons chez Josèphe (1), saint Jérôme (2), Isidore de Séville (3), Zonaras (4), et d'autres encore. Il a été reconnu (5) que le *Qandia* que porte le texte imprimé du Talmud de Babylone (7) n'est pas autre chose qu'une simple faute de copiste pour *Sgidia* (8). Rien de plus vague, du reste, que le terme de Scythes dans le langage de l'ethnographie antique. Il englobe, sans distinction de races et d'origine, toutes les populations barbares du nord-ouest et du nord. C'est cette extension que saint Jérôme (9) donne formellement à l'explication juive de Mâgôg par les Scythes : *Judaei et nostri judaizantes putant Gog (Magog) gentes esse scythicas, immanes et innumerabiles, quae trans Caucasum montem et Maeotidem paludem et prope Caspium mare ad Indiam usque tenduntur*. Aussi, lorsque les invasions barbares fon-

(1) *Ant. jud.*, I, 6, 1.

(2) *Quaest. hebr. in Genes.*, X, 2; *Comment. in Ezech.*, XXXVIII, 2.

(3) *Orig.*, IX, 2, 27.

(4) *Annal.*, I, 5.

(5) Voy. Bochart, *Phaleg.*, I, III, c. XIII, p. 187 de l'édition de Leyde, 1707.

(7) Neubauer, *Géogr. du Talmud*, p. 422.

(8) *Yoma*, fol. 10, a. — Quelques manuscrits portent en cet endroit *Nethinia*, qui est une faute évidente pour *Gothinia*. Nous allons, en effet, relever les exemples d'explication de Mâgôg par les Goths.

(9) *Comment. in Ezech.*, XXXVIII, 2,



dirent sur l'empire, la tendance des juifs et des chrétiens fut de reconnaître les hordes scythiques de Mâgôg dans les envahisseurs venus du septentrion (1). Saint Jérôme (2) nous dit : *Scio quemdam Gog et Magog ad Gotorum nuper in terra nostra vagantium historiam retulisse*. C'est l'opinion qu'adopte saint Ambroise (3) ; c'est celle qui devint, à partir du v^e siècle, prédominante chez les docteurs juifs (4). Aussi, dans le Talmud de Jérusalem (5) et dans le Targoum des *Chroniques* (6), Mâgôg est-il traduit par *Gêthiya* ou *Gôthiya*, dans le Midrasch *Berêschith rabbâ* et dans le Targoumin du Pseudo-Jonathan et de Jérusalem sur la *Genèse* (7), par *Germanaya*, qui est bien positivement ici la Germanie, quoi qu'en ait dit J. D. Michaëlis (8). D'un autre côté, le chroniqueur syrien Barhebraeus applique le nom de *Mâgôg* à l'empire des Mongols (9).

L'assimilation de Mâgôg aux Scythes, ainsi traditionnelle depuis une date élevée chez les juifs, découle bien évidemment de la prophétie qui forme les chapitres xxxviii et xxxix de Yehezqél (Ezéchiel). La révélation qu'y reçoit le prophète de l'exil débute ainsi :

« Fils de l'homme, tourne ta face vers Gôg, du pays de Mâgôg, prince de Rôsch, de Meschec et de Tôubâl, et prophétise contre lui ! Tu diras : Ainsi parle le seigneur Jehovah (Yahveh) : Voici, j'en veux à toi, Gôg, prince de Rôsch, de Meschec et de Tôubâl. Je t'entraînerai et je mettrai une boucle à tes mâchoires ; je te ferai sortir, toi et toute ton

(1) Antérieurement Eusèbe, par une vue plus scientifique, faisait de Mâgôg les Celtes, en tant que le peuple qui avait antiquement erré dans le nord, avant de se fixer dans l'ouest, sur le territoire gaulois. La *Chronique Pascale* (t. I, p. 46, éd. Dindorf) restreint, on ne sait trop pourquoi, aux Aquitains la qualité de descendants de Mâgôg.

(2) *Quaest. hebr. in Genes.*, x, 2.

(3) *De fide ad Gratian.*, II, 4.

(4) Graetz, dans la *Monatsschrift* de Frankel, 1853, p. 199 ; Neubauer, *Géogr. du Talmud*, p. 422.

(5) *Megillâh*, I, fol. 11.

(6) *I Chron.*, I, 5.

(7) x, 2.

(8) *Spicil. geogr. hebr. extor.*, I, p. 25.

(9) P. 573, 578, 596, 601 et 604.

armée, chevaux et cavaliers, tous entièrement revêtus (1), rassemblement nombreux, avec la targe et le bouclier, portant tous le glaive ; Pâras, Kôtsch et Phoût (2) avec eux, tous avec le bouclier et le casque ; Gômer et tous ses escadrons, la maison de Tôgarmâh à l'extrémité du septentrion, et tous ses escadrons, peuples nombreux qui sont avec toi. Prépare-toi, tiens-toi prêt, toi et tout le rassemblement convoqué autour de toi, et sois leur chef ! Après bien des jours tu te mettras à leur tête, dans la suite des armées tu marcheras contre un pays échappé à l'épée, ramené du milieu de plusieurs peuples sur les montagnes d'Israël longtemps désertes ; ramenés du milieu des peuples, ils habiteront tous en sécurité. Tu monteras, tu viendras comme un ouragan, tu seras comme une nuée qui va couvrir le pays, toi, et tous tes escadrons, et les peuples nombreux qui sont avec toi, xxxviii, 2-9.

Le prophète continue à parler de l'état de sécurité où cette invasion trouvera le peuple de Yisraël, « ramené du milieu des nations » et si paisible qu'à ce moment il aura laissé ses villes ouvertes et sans défense, xxxviii, 10-12. Il montre les pays les plus reculés aux extrémités de la terre, du côté du sud et de l'ouest, s'effrayant de la venue de ces hordes de terribles pillards, qui peuvent les atteindre à leur tour.

« Schebâ et Dedân (3), les marchands de Tarschisch (4), et tous leurs lionceaux, te diront : Viens-tu faire du butin ? est-ce pour piller que tu as convoqué ton rassemblement, pour emporter de l'argent et de l'or, pour prendre des troupeaux et des biens, pour faire un grand butin ? » xxxviii, 13.

Il continue, toujours en parlant au nom de Yahveh : « Oui, le jour où mon peuple de Yisraël demeurera en sécurité, tu le sauras. Alors tu partiras de ta résidence, des extrémités

(1) *Lebushê michtol*, expression qui se retrouve dans Ezech., xxiii, 12, en parlant des Assyriens, et que le Targoum traduit *lebushê gemâr*. Bochart (*Phaleg.*, I, III, c. XIII, p. 187 de l'édition de Leyde, 1712) a très-bien montré qu'elle désigne des cavaliers cataphractes ou revêtus jusqu'aux pieds de mailles ou d'écaillés de métal, ainsi que le cheval.

(2) Nous discuterons plus loin le sens qu'ont ici ces noms de peuples.

(3) Dans l'Arabie méridionale.

(4) C'est sûrement ici l'Espagne.



du nord, toi, et les peuples nombreux qui sont avec toi, tous montés sur des chevaux, vaste rassemblement, grande armée. Tu monteras contre mon peuple de Yisraél comme une nuée qui va couvrir le pays. Dans la suite des jours je te ferai marcher contre mon pays, afin que les nations me connaissent, quand je serai sanctifié par toi à leurs yeux, ô Gôg ! » xxxviii, 14-16.

Tout ceci a déjà été prédit par les prophètes, xxxviii, 17 ; c'est la fureur de Yahveh qui amène ce désastre sur son peuple, xxxviii, 18. Il sera si terrible que la nature entière en tremblera, xxxviii, 19-20. Pour comble de malheur, Yisraél divisé tournera d'abord ses armes contre lui-même, au lieu de les opposer aux envahisseurs, xxxviii, 21 ; tous les fléaux fondront à la fois sur lui, manifestant la grandeur et la sainteté de Yahveh, qui le châtie d'une telle façon, xxxviii, 22-23.

Mais ce châtimement ne doit être qu'une épreuve. Elle aura un terme, et Dieu relèvera Yisraél en lui accordant sur ses envahisseurs un triomphe proportionné à ce qu'auront été ses souffrances. La main de Yahveh s'appesantira sur les barbares dont elle a fait d'abord les ministres de ses vengeances, et elle leur infligera une catastrophe sans exemple. Leur extermination dépassera tout ce qu'on a vu. C'est ce que le prophète annonce maintenant à Gôg, appelé au nom de l'Eternel :

« J'abattrai ton arc de la main gauche et je ferai tomber tes flèches de la main droite. Tu tomberas sur les montagnes de Yisraél, toi et tous tes escadrons, et les peuples qui sont avec toi. Aux oiseaux de proie, à tout ce qui a des ailes, et aux bêtes des champs je te donnerai en pâture. » Sur la face du champ tu tomberas, car j'ai parlé, dit le seigneur Yahveh. J'envverrai le feu sur Mâgôg et sur ceux qui habitent en sécurité les îles (1), et ils sauront que je suis Yahveh, xxxix, 3-6.

Les habitants des villes de Yisraél sortiront, ils brûleront pour se chauffer les armes, les boucliers et les targes, les arcs et les flèches, les épées et les lances, et ils en feront

(1) *Iyîm*, les « îles des nations », *tyé haggôlîn* (*Genes.*, x, 5 ; *Sophon.*, ii, 11), qu'habite une partie des descendants de Yapheth.

du feu pendant sept ans. Ils ne prendront plus de bois dans les champs, ils n'en couperont plus dans les forêts, car c'est avec des armes qu'ils feront le feu. Ils dépouilleront ceux qui les ont dépouillés, ils pilleront ceux qui les ont pillés, dit le seigneur Yahveh. En ce jour là je donnerai à Gôg un lieu qui lui serve de tombeau en Yisraél. La vallée des voyageurs (1) à l'orient de la mer (2). C'est là qu'on ensevelira Gôg et toute sa multitude, et l'on appellera la vallée Multitude de Gôg (3). Et la maison de Yisraél les enterrera, afin de purifier le pays, sept mois, xxxix, 9-12.... Et ils choisiront des hommes qui continuellement parcourent le pays, et qui enterreront, avec l'aide des passants, ceux qui seront restés à la surface de la terre, pour la purifier ; et au bout de sept mois ils seront à la recherche. Les passants traverseront le pays ; et quand l'un d'eux verra les ossements d'un homme, il mettra près de là un signe, jusqu'à ce que les fossoyeurs l'enterrent dans la vallée de la Multitude de Gôg. Et là une ville sera appelée Hamônâh (4), et ils purifieront le pays, xxxix, 14-14.

Le prophète appelle alors les animaux de proie à venir se repaître à ce prodigieux festin de carnage, xxxix, 17-18.

« Vous mangerez de la graisse jusqu'à en être rassasiés, et vous boirez du sang jusqu'à vous enivrer, à ce festin de victimes que j'immolerai pour vous. Vous vous rassasierez à ma table du cheval et du cavalier, du héros et de tout homme de guerre, dit le seigneur Yahveh, xxxix, 19-20. »

Ainsi se manifestera la gloire de Dieu et la protection qu'il accorde à son peuple, et les nations comprendront que la captivité qui frappe actuellement celui-ci n'est qu'un châtimement temporaire, destiné à punir et à expier ses péchés,

(1) *Gé ha'êbrim*. S'agit-il vraiment d'une localité réelle ?

(2) Raschl et Qim'hi entendent ceci du lac de Geneserath, mais rien ne le prouve. On doit remarquer, au contraire, qu'il y a des monts 'Abârim, dont le Nébô est le principal, à l'orient du Yârdén et de la partie nord de la mer Morte : *Num.*, xxvii, 12 ; xxxiii, 47 ; *Deuteron.*, xxxii, 49.

Si le prophète parle d'un lieu existant dans la réalité, son vrai nom était peut-être *Gé ha'abârim*, et la ponctuation *ha'êbrim* sera provenue du jeu de mots avec « Les voyageurs » au membre suivant du verset, *ce'hôsmét hi êth-ha'êbrim*.

(3) *Hamôn Gôg*, ici le nom est sûrement fictif.

(4) Encore un nom bien sûrement fictif.

xxxix, 21-24. Car bientôt cette captivité prendra fin, bien avant les événements qu'annonce le prophète. La maison de Yisraël sera ramenée de l'exil dans sa patrie et y retrouvera son antique prospérité, xxxix, 25-27.

« Et ils sauront que c'est moi qui suis Yahveh, leur dieu, qui les avait exilés parmi les nations et qui les rassemble sur leur sol, sans laisser aucun chez celles-ci. Et je ne leur cacherai plus ma face, car je répandrai mon esprit sur la maison de Yisraël, dit le seigneur Yahveh, xxxix, 28-29. »

Tel est cet oracle, éclatant de couleur, au sujet duquel D. Calmet dit que « c'est une des prophéties les plus difficiles de l'Ancien Testament. Il y en a peu qui aient plus partagé les anciens et les nouveaux interprètes. »

L'auteur de l'*Apocalypse* (1), reprenant la prophétie de Yehezqél, en place l'accomplissement à la fin des jours, après le millénaire du règne de la justice sur la terre, immédiatement avant le renouvellement du ciel et de la terre et l'établissement de la Jérusalem céleste, qu'il décrit dans son chapitre xxi en ayant en vue ce qui se trouve déjà dans *Ezech.*, xl-xlviii.

« Et quand les mille ans seront terminés, Satan sera délié de sa prison,

» et il sortira pour égarer les peuples des quatre points de la terre, Gôg et Mâgôg, et les réunir pour faire la guerre, en nombre pareil à celui des sables de la mer.

» Et ils monteront sur la vaste étendue de la terre, et ils entoureront le camp des saints, la ville des bien-aimés; mais un feu descendit du ciel et les dévora.

» Et le Calomniateur qui les égarait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre où ont été déjà précipités la bête et le faux prophète, et il y sera tourmenté jour et nuit pendant les siècles des siècles. »

On le voit, le roi Gôg, du pays de Mâgôg, dont parlait Yehezqél, s'est transformé en des peuples barbares de Gôg et Mâgôg, que l'apôtre prend pour type de la violence persécutrice suscitée par Satan contre l'Eglise, et qui ne prévaudra pas contre elle. Rien dans l'Ancien Testament n'autorisait une semblable métamorphose. Mais elle est devenue

générale dans l'opinion populaire juive à l'époque de la prédication du christianisme, et les chrétiens l'adoptèrent à la suite de saint Jean. Gôg et Mâgôg (et leur assonance dut y contribuer largement) devinrent deux noms inséparablement unis pour désigner l'ensemble confus des barbares du nord, dont la poussée menaçait le monde civilisé (1), et en même temps pour symboliser l'effort hostile de la gentilité contre la vérité religieuse. Lorsque l'invasion germanique fondit sur le monde romain, les chrétiens de l'Occident crurent y reconnaître l'invasion de Gôg et de Mâgôg, prédite par le prophète et par l'apôtre. Pour les Syriens, un peu plus tard, Gôg et Mâgôg fut la désignation de races turques et mongoliques errant en nomades dans la Haute-Asie, à partir de l'orient de la mer Caspienne (2), hordes dont les incursions devenaient dès lors le grand péril pour les populations sédentaires de l'Asie antérieure. Ces noms, toujours unis sous la forme *Yadjûdj waMadjûdj* (3), où le premier est légèrement altéré, ont gardé le même sens pour les musulmans, dont les géographes placent les peuples ainsi appelés depuis le voisinage de la mer Caspienne jusqu'à la Chine, en y attachant toute sorte de fables (4). C'est même, comme l'a remarqué justement d'Herbelot (5), sur le type de *Yadjûdj waMadjûdj* qu'ils ont combiné leurs désignations de *Tchîn waMâchîn* pour indiquer la Chine septentrionale et méridionale.

Les fables des écrivains musulmans sur Yadjûdj et Madjûdj ont leur source dans le *Qorân*. Mo'hammed y parle à deux reprises de ces peuples, la première fois (6) d'après un écho médiat de ce qui est dit dans l'*Apocalypse* :

(1) Ainsi saint Jérôme (*Comment.*, in *Ezech.*, xxxviii, 2) applique au nom de Gôg l'explication par les Scythes qui devrait se rapporter à celui de Mâgôg.

(2) Assemani, *Biblioth. orient.*, t. III, 2^e partie, pp. 16, 17 et 20; J. D. Michaëlis, *Spicil. geogr. hebr. easter.*, I, p. 28; Knoss, *Chrestomath. syr.*, pp. 66 et suiv.

(3) Sa'âdiah rend par Yadjûdj le Mâgôg de *Genes.*, x, 2.

(4) Aboulfêda, *Hist. antislam.*, p. 16 et 78; Alfergany, 9 *clim.*, 5-7; Istakhry, p. 1, 3 et 4, ed. Mortmann; Kazwiny, *Cosmog.*, t. II, p. 416 et suiv.; d'Herbelot, *Biblioth. orient.*, au mot *Jagjouge*; Klaproth, *Asiat. Magazin*, t. I, p. 138.

(5) *Biblioth. orient.*, au mot *Magjouge*; voy. le mot *Sin*.

(6) xxi, 95-97.

« Un anathème pèsera sur la cité que nous avons anéantie ; ses peuples ne reviendront pas,

» jusqu'à ce que le passage soit ouvert à Yadjoudj et à Madjoudj ; alors ils descendront rapidement de chaque montagne.

» Alors l'accomplissement de la promesse véritable sera près de s'accomplir, et les regards des infidèles seront fixés avec stupéfaction. Malheur à nous, diront-ils, nous étions insouciant de l'heure, et nous étions impies. »

Ici nous avons déjà la trace d'une combinaison dont l'origine doit remonter aux chrétiens syriens (1) et que nous verrons développée dans le second passage coranique sur Yadjoudj et Madjoudj (2), combinaison établie entre la donnée apocalyptique, qui a sa source première chez Yehezqél, et une tradition locale du Caucase. On sait que les rois sassanides de la Perse fermèrent les principaux défilés de cette grande chaîne de montagnes, du côté de la mer Caspienne. par une muraille destinée à empêcher les incursions des barbares du nord (3). Il paraît que pour l'établissement de cette muraille ils avaient profité de travaux plus anciens, auxquels une tradition sans valeur historique sérieuse attachait le grand nom d'Alexandre de Macédoine. Nous voyons par Procope (4) que cette origine était admise de son temps dans l'empire romain pour les fortifications qui défendaient le passage dit des Portes Caspiennes ou Portes des Alains. Quant à celles du défilé des Portes Albaniennes, les historiens arabes racontent qu'elles furent établies d'abord par Iskander ou Alexandre-le-Grand, ruinées ensuite par le temps ou les efforts des barbares, relevées par le roi persan Yezdigerd II, vers le milieu du v^e siècle de notre ère, et restaurées de nouveau par Kesrá Anouschirvân, qui bâtit

(1) Knoss, *Chrestomath. syr.*, p. 66 et suiv.; voy. D'Herbelot, aux mots *Jagiouge* et *Magiougé*.

(2) xviii, 91-98.

(3) Sur cette muraille caucasienne et ses ruines, voy. Bayer, *De muro caucasio*, dans le tome I^{er} de l'ancienne collection des Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg ; Ker-Porter, *Travels*, t. II, p. 520 ; Ritter, *Erdkunde Asiens*, t. II, p. 834 et suiv.

(4) *Bell. pers.*, t. 10.

en cet endroit la ville de Derbend (5). C'est cette muraille caucasienne qui est fameuse chez les Arabes sous le nom de *Sedd Yadjûdj wa Madjûdj*. Quelques invasions qu'elle ait déjà laissées passer, elle est toujours censée barrer le passage aux peuples mystérieux de Yadjoudj et de Madjoudj ; mais à la fin des jours, peu avant le jugement dernier, elle sera rompue, et le torrent dévastateur de ces peuples se répandra sur la terre. C'est ce qu'annonce le *Qorân* (2), en racontant la construction de la muraille par Iskander Dhoul-Qarnayn, ou Alexandre-le-Grand, auquel l'attribution iconographique des cornes de bélier de son père Zeus Ammon sur les monuments figurés (3) a valu le surnom de « l'Homme aux deux cornes (4). »

« Dhoul-Qarnayn suivit de nouveau une autre route,

» jusqu'à ce qu'il arrivât entre les deux dignes, au pied desquelles habitait un peuple qui entendait à peine une langue quelconque.

» Ce peuple lui dit : O Dhoul-Qarnayn, voici que Yadjoudj et Madjoudj commettent des désordres sur la terre. Pouvons-nous te demander, moyennant une récompense, d'élever une barrière entre eux et nous ?

» La puissance que m'accorde mon Seigneur, répondit-il ; est pour moi une récompense plus considérable. Aidez-moi seulement avec zèle, et j'élèverai une barrière entre eux et vous.

» Apportez-moi de grandes pièces de fer, autant qu'il en faudra pour combler l'intervalle entre les deux montagnes. Il dit : Soufflez le feu jusqu'à ce que le fer devienne rouge comme le feu. Puis il dit : Apportez-moi de l'airain fondu, afin que je le jette dessus.

(1) D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, au mot *Bab-el-Abycab* ; Maqoudy, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. I, p. 16 ; Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 65 et suiv.

(2) xviii, 91-98.

(3) Sur l'application de cet attribut au seul Alexandre, voy. L. Müller, *Die Münzen des thracischen Königs Lyimachus*, p. 8 et suiv.

(4) Duchalais, *Descript. des méd. gauloises de la Biblioth. royale*, p. 363. Il est singulier que cette explication, si naturelle et si certaine, de l'origine du surnom de Dhoul-Qarnayn donné par les Orientaux à Alexandre ne se trouve que là.

« Yadjôûdj et Madjôûdj ne purent ni escalader le mur in le percer.

« Cet ouvrage, dit Dhou-l-Qarnayn, est un effet de la miséricorde de Dieu ;

« Quand l'arrêt du Seigneur sera arrivé, il le réduira en pièces. Les arrêts de Dieu sont infaillibles. »

Quelques historiens arabes, jaloux d'augmenter la gloire de leur nation, enlèvent à Alexandre-le-Grand le surnom de Dhou-l-Qarnayn pour le donner au fabuleux roi yamanite Eç-C'âb, que certains d'entre eux font contemporain d'Ibrâhim (1). C'est à ce prince sorti de l'Arabie qu'ils attribuent la construction du *Sedd Yadjûdj waMadjûdj* (2).

Les légendes fabuleuses sur Gôg et Mâgôg ou Yadjôûdj et Madjôûdj devaient être ici rapportées. Mais il faut les écarter absolument quand on veut étudier au point de vue de la critique historique la prophétie de Ye'hezqél sur Gôg, de la terre de Mâgôg. C'est en elle-même qu'il faut la prendre et l'examiner.

Elle fait partie de l'ensemble parfaitement un et suivi qui forme les chapitres xxxiii-xlviii dans le livre du prophète, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, et qui constitue, bien plus qu'une prophétie proprement dite, au sens où l'avaient entendu jusque-là les *nâbiyîn* et les *rôîm*, une véritable apocalypse, donnant le premier type de ces visions allégoriques qui se continuent chez Dániél et saint Jean. Elle y a sa place voulue et dont on ne saurait la distraire, car cette place en détermine le sens et en donne la clé.

La nouvelle de la ruine de Yeroûschâlaïm (Jérusalem) est parvenue aux captifs du premier exil, déjà transplantés. quinze ans auparavant, dans la Mésopotamie par Nabou-koudourri-ouçour, xxxiii, 21-22. Yisraél est rayé du nombre des nations, et le temple du vrai Dieu a été renversé. Yahveh semble avoir définitivement abandonné son peuple, et à ce spectacle les gentils poussent des cris de joie. A ce moment solennel où Yisraél va tomber dans le désespoir et perdre toute confiance dans la protection divine, le prophète

(1) *Qâmois*, t. I, p. 899; Maracci, *Refutatio Alcorani*, p. 426.

(2) Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 65 et suiv.

reçoit une mission nouvelle, dont l'objet est exposé dans deux discours successifs (1), que sépare la mention de la date et des circonstances où Ye'hezqél reçut la révélation de Yahveh. Le châtimant que le prophète avait été chargé d'annoncer comme devant frapper le peuple s'il ne repentait pas, ce châtimant est désormais réalisé. Yisraél demeure accablé sous le coup ; on donne au voyant la mission de lui apporter des consolations, et de lui indiquer les moyens de rentrer en grâce auprès de Dieu.

La première grâce qui commencera le relèvement du peuple de Dieu sera la venue du pasteur fidèle (2), dont le caractère messianique dans la pensée du prophète est incontestable. Les mauvais pasteurs qui ont perdu Yisraél, c'est-à-dire les rois infidèles, oublieux des préceptes de la Tôrah et trop souvent inclinés à l'idolâtrie, les prêtres à la foi vacillante, plus préoccupés d'intérêts mondains que spirituels, qui n'ont pas su maintenir le culte de Yahveh dans sa pureté idéale, les mauvais pasteurs seront chassés, et à leur place le troupeau du Seigneur sera confié à un berger qui saura cette fois le garder avec soin. « J'établirai sur mes brebis un seul pasteur, qui les fera paître, mon serviteur Dâvid ; il les fera paître et sera leur pasteur. — Dâvid sera prince au milieu d'elles. Moi, Yahveh, j'ai parlé (3). » Mais ce ne seront point seulement les chefs impies, politiques ou sacerdotaux, lesquels ont perdu Yisraél, qui seront punis ; les peuples voisins qui ont coopéré ou applaudi à sa ruine recevront aussi leur châtimant. Edôm, dont la dévastation est annoncée, devient ici la personnification unique de l'ensemble des nations païennes, comme il l'est aussi bien clairement un peu plus loin, xxxvi, 5, et dans les derniers versets de *Is.*, lxxiii, 1-8. C'est bien de là que les juifs de l'époque de la dispersion définitive, après la ruine de la ville sainte, ont tiré comme une expression à la fois significative et voilée, l'application qu'ils ont faite du nom de *Edôm* à l'empire romain, dans lequel se résumait pour eux la puissance matérielle et conquérante de la gentilité. Edôm sera ravagé à son tour,

(1) xxxiii, 1-20 et 23-33.

(2) Chap. xxxiv.

(3) xxxiv, 23 et 24.

xxxv, 1-4, à cause de sa haine pour Yisraél, xxxv, 5-9, de son désir de s'emparer d'une partie du royaume de Yehoudâh et de ses blasphèmes contre Dieu, xxxv, 10-15. Au contraire, la terre de Yisraél, dont les nations païennes se sont emparées, xxxvi, 1-7, sera rendue à ses enfants et heureuse de nouveau, xxxvi, 8-15. La félicité de Yisraél deviendra la félicité universelle. Dieu pardonnera ses péchés à son peuple, xxxvi, 16-21; il le rassemblera des lieux dans lesquels il est dispersé; il le fera marcher dans ses commandements et lui communiquera un esprit nouveau, xxxvi, 22-28; il le bénira, le comblera de prospérité, et tous les peuples reconnaîtront ainsi qu'il est un seul vrai Dieu, xxxvi, 29-38.

C'est alors que le prophète introduit deux de ses plus admirables visions : celle des ossements desséchés qui reprennent la vie, xxxvii, 1-14, emblèmes de la résurrection du peuple choisi, revivifié par l'esprit divin et appelé désormais à reflourir dans la pratique exacte de la loi, sous la sauvegarde d'une foi rigide; celle des deux morceaux de bois réunis, qui ne forment plus qu'un seul tout, xxxvii, 15-28, marquant la fin du schisme de Yisraél et de Yehoudâh, de cette division funeste qui dure depuis le règne de Rehabeam, le rétablissement de l'unité du troupeau de Yahveh sous la houlette du véritable pasteur. L'invasion et les ravages de Gôg, du pays de Mâgôg, viennent ensuite (1). C'est la dernière épreuve qui doit châtier de ses péchés le peuple de Dieu, et par un nouvel abaissement passager faire ressortir plus éclatant le triomphe providentiel final, à la suite duquel s'établira la Yérouschalaïm éternelle (2). Autant l'épreuve aura été effroyable, autant la victoire que Dieu finira par donner à Yisraél sera grande; elle révélera la puissance et la justice de Yahveh à toutes les nations et ouvrira leurs yeux à sa vérité. De même que la crise actuelle de la Captivité se terminera, contrairement aux prévisions des gentils qui ont ruiné le Temple, par le retour des exilés et par le rétablissement de Yisraél, de même cette crise suprême, reculée dans un lointain avenir, dont le prophète n'essaie pas de préciser les limites, se dénouera par un anéantisse-

(1) Chap. XXXVIII et XXXIX.

(2) Chap. XL-XLVIII.

ment sans exemple des ennemis de Yisraél et par une glorification du peuple de Dieu, qui dépassera tout ce qu'on a vu jusqu'ici, ouvrant une ère nouvelle de béatitude que rien ne viendra plus troubler.

La tradition de la Synagogue et celle des Pères de l'Eglise chrétienne, à commencer par le grand voyant de Patmos, ont toujours attribué à l'invasion de Gôg, ainsi prédite, un caractère symbolique et allégorique. Elles entendent ce torrent de barbares, à la force d'abord irrésistible, comme l'image du déchainement de la puissance du monde idolâtre, essayant encore une fois, mais vainement, d'anéantir Yisraél et la vérité religieuse, dont il est le dépositaire. Parties du même point de départ, qui est bien manifestement conforme à la pensée dont a été inspiré le prophète, ces deux traditions d'interprétation ne s'écartent que sur un point, qui touche à la différence fondamentale de leurs données dogmatiques : pour la Synagogue, Yisraél est ici le peuple lui-même, dans les vicissitudes historiques de son existence nationale future; pour les chrétiens, il personnifie l'Eglise, qui a admis toutes les nations dans son sein, ne leur demandant plus la descendance d'Abraham et la circoncision, mais la foi en Jésus-Christ, qu'ils reconnaissent dans le pasteur unique et fidèle.

Laissons de côté cette dernière question, qui appartient au domaine de l'interprétation théologique, et non plus à celui de la science pure et de la critique. Nous ne nous attacherons qu'à ce seul fait, qu'une tradition constante et hautement autorisée donne un caractère plus apocalyptique encore que prophétique à la description des ravages de Gôg et de son anéantissement; qu'elle y voit une allégorie d'un sens très-large, et non pas l'annonce d'une invasion matériellement réelle et prochaine. Et ici la tradition est amplement confirmée par l'étude intrinsèque du texte de Yehezqél. L'accent allégorique et apocalyptique y est manifeste. Tous les faits prennent des proportions qui sortent de la réalité. C'est dans des localités idéales, désignées par des appellations symboliques, que les principaux événements décrits doivent se produire. Les nombres allégoriques de sept ans, sept mois, reviennent systématiquement dans la bouche du prophète à l'occasion de ces événements. L'invasion de Gôg

n'entraîne pas seulement à sa suite, comme il arrive dans les faits réels de ce genre, un groupe de populations parties d'une même direction. Tous les peuples barbares et païens des extrémités de l'univers doivent s'y déchaîner à la fois aux quatre vents du ciel et converger dans leurs efforts contre Yisraél, pour le fouler et le piller. C'est ainsi qu'à côté des nations du nord le plus reculé, qui marchent naturellement sous la bannière de Gôg (1), le prophète introduit brusquement, et sans préparation, les peuples de l'extrême sud, Pâras, Kôusch et Pôut (2). Ces deux derniers sont certains; nous les retrouvons dans l'ethnographie du chapitre x de la *Genèse*, parmi la famille de Hâm. Leurs noms désignent les peuples de l'Éthiopie et de la Libye. Quant à Pâras, ce ne saurait être en aucune façon, ni ici, ni ailleurs chez Ye'hezqél, les Perses, que le même nom *Pâras* désigne dans les livres des *Chroniques* (3), de *Ezrah* (4), de *Esther* (5) et de *Daniël* (6). Le Pâras de Ye'hezqél est sûrement un peuple africain, car ici il est associé à Kôusch et à Pôut, et dans un autre endroit (7) le prophète le nomme à côté de Louûd, les Égyptiens, et de nouveau de Kôusch, en énumérant les mercenaires que Çôr ou Tyr faisait venir pour sa garde de ses vastes possessions d'Afrique (8). Ce sont, comme l'ont déjà reconnu Kenrick (9) et Knobel (10), les Pharusiens de la géographie classique, situés dans l'ouest de la Mauritanie (11); on les appelait aussi quelquefois Perses (12), et c'est bien évidemment à eux que se rapporte le récit, emprunté

(1) XXXVIII, 2, 3 et 6.

(2) XXXVIII, 5.

(3) II *Chron.* XXXVI, 20, 22 et 23.

(4) I, 1; III, 7; IV, 3 et suiv.; VI, 14; IX, 9.

(5) I, 3, 14, 18 et 19; X, 2.

(6) V, 28; VI, 9 et 13; VIII, 20; X, 1, 13 et 20; VI, 2.

(7) XXVII, 10.

(8) Il serait tout à fait absurde de supposer des Perses mercenaires au service de Tyr du temps de Nabou-kondourri-ouçour.

(9) *Phoenicia*, p. 135 et 277.

(10) *Die Völkertafel*, p. 312.

(11) Strab., II, p. 131; XVII, p. 826 et 828; Ptol., IV, 6, 17; Steph. Byz., s. v.; Plin., *Hist. nat.* V, 1; VI, 35.

(12) Plin., V, 8; cf. Pomp. Mel., III, 10, 3.

par Salluste (1) aux livres puniques, d'une armée de Perses conduite par Hercule en Afrique (2). Les Pharusiens devaient d'autant plus facilement fournir des mercenaires à Tyr, qu'ils étaient en contact journalier avec les trois cents villes tyriennes de la côte occidentale d'Afrique, villes dont la destruction survenue plus tard, est attribuée à eux et aux Nigrites (3).

En groupant dans un même effort d'invasion contre la terre de Yisraél ces peuples de l'Afrique la plus reculée dans le sud-ouest, avec les peuples de l'extrême nord-est asiatique qui sont les compagnons et les vassaux de Gôg, le prophète Yehezqél nous transporte en dehors de toute réalité possible d'un événement précis, qu'il prophétiserait d'une manière directe, tel qu'il doit se passer. Sans souci de la vraisemblance historique et matérielle, il prend les deux extrémités du monde connu de lui, et il les réunit pour dépeindre dans une allégorie frappante le caractère universel de la coalition de la violence idolâtrique pour étouffer avec Yisraél la vérité religieuse dont il est le possesseur, pour détruire le peuple saint que Dieu s'est choisi et qu'il abandonne momentanément au châtimement de ses péchés.

Il n'y a donc pas à faire, des chapitres XXXVIII et XXXIX de Ye'hezqél, d'application en tant que prophétie historique précise. Mais il importe de se rendre compte du procédé qu'emploie presque constamment le prophète dans les parties successives de la sorte d'apocalypse à laquelle appartient ce morceau. C'est dans les réalités de son temps qu'il puise ses images symboliques de l'avenir. Ne voulant pas nommer et attaquer directement les Chaldéens au milieu desquels il prophétise, et de la part desquels il craint d'exciter une persécution contre ses compatriotes déportés et captifs comme lui, il prend Edôna comme le type des nations païennes acharnées à la perte de Yisraél et de sa religion. Mais la haine qu'il lui attribue contre le peuple de Dieu, la façon dont il le dépeint, non seulement saluant sa ruine par

(1) *Bell. Jugurth.*, 18.

(2) Sur des traditions analogues chez les écrivains arabes, voy. Movers, *Die Phoenizier*, t. II, 2^e part., p. 531.

(3) Strab., XVII, p. 826.

des cris de joie, mais encore « précipitant par le glaive les enfants de Yisraël au jour de leur détresse, au temps où l'iniquité était à son terme (1), » toutes ces choses sont des traits topiques et réels, empruntés à la conduite des Edomites dans les événements qui amenèrent la chute de Yerouschalaïm. Lors de la révolte de Joachim, en 598, qui amena la première transportation, celle dans laquelle Ye'hezqél avait été compris, ce furent les contingents de Moâb et de 'Ammôn, que Nabou-koudourri-ouçour opposa d'abord aux troupes de Juda, avec ceux de Arâm et quelques détachements de Chasdim ou de troupes proprement chaldéennes (2), jusqu'au moment où il vint en personne presser le siège de la capitale (3) et en amener la reddition (4). Dans ses chapitres XL-XLIII, le prophète décrit minutieusement le temple idéal de la Jérusalem messianique (5), avec l'intention évidente de fixer des règles précises à ceux qui devront reconstruire l'édifice après le retour de la captivité, de même qu'il trace ensuite (chapitre XLIII-XLVI) les règles du culte qui devra y être célébré par le sacerdoce de Yisraël reconstitué. Mais toutes les dispositions qu'il y indique et ses principales mesures sont empruntées à ce qu'il avait vu dans le temple détruit par les Chaldéens quatorze ans avant la date où il prophétise. Il se borne à en régulariser systématiquement les dispositions et les proportions, et son texte est au nombre des documents les plus importants et les plus essentiels pour la restitution du temple élevé par Schelômôh (Salomon).

De la même façon, symbolisant la lutte suprême du mal et du bien, de la violence et de la justice, du paganisme et de la vérité religieuse, sous la figure d'une invasion barbare, il a dépeint celle-ci d'après une invasion de ce genre dont il avait été le témoin, dont il avait contemplé les ravages, qui

(1) xxxv, 5.

(2) II Reg., xxiv, 2.

(3) *Ibid.*, 11.

(4) *Ibid.*, 12.

(5) Le meilleur commentaire, et le plus avancé jusqu'ici, de ces difficiles chapitres au point de vue architectural est celui de M. Rudolf Smend, dans le volume qu'il a publié en 1880 sous le titre de *Der Prophet Ezechiel erklärt*, dans la collection de l'*Exegetisches Handbuch* de Hirzel, pour remplacer celui de Hitzig sur le même sujet.

avait terrifié la Palestine, comme toute l'Asie antérieure, quelques années seulement avant l'époque où il fut emmené en exil, avant celle où il commença à être inspiré de l'esprit de prophétie. Je veux parler de l'invasion des Scythes à la fin du VII^e siècle. Tous les critiques, d'accord ici avec la tradition ancienne, sont unanimes à reconnaître que c'est elle qui est dépeinte dans la description que fait Ye'hezqél des hordes de Gôg. Et en effet elle est pleine de traits absolument caractéristiques qui ne peuvent s'appliquer qu'aux Scythes, et qui s'accordent de la manière la plus remarquable avec ce que les autres sources antiques nous disent de ce peuple. Non seulement c'est du nord (1) et d'un pays voisin des « îles des nations (2), » c'est-à-dire des pays maritimes de l'Europe et de l'Asie-Mineure, que descend le flot des barbares, entraînant à sa suite toutes les nations situées entre le Caucase et la Mésopotamie; mais le peuple auquel Gôg commande est avant tout un peuple de cavaliers (3), dont la principale force réside dans l'emploi qu'il fait de l'arc pour combattre (4). Or, c'est là précisément ce qu'on nous raconte des Scythes, si habiles archers (5) qu'on les représentait comme les inventeurs de cette arme (6), et tellement habitués à manier le cheval qu'on les avait qualifiés de *ἵπποπόδοι* (7). Et quand Hérodote (8) et d'autres écrivains anciens (9) décrivent leur cruauté et leur avide rapacité, ils se servent de termes qui rappellent de bien près ceux que Ezechiel emploie en parlant des soldats de Gôg (10).

C'est à Hérodote (11) que nous devons tout ce que nous savons de l'invasion des Scythes en Asie au VII^e siècle, car

(1) XXXIX, 2.

(2) XXXIX, 6.

(3) XXXVIII, 15.

(4) XXXIX, 3.

(5) Herodot., I, 73; IV, 132; Xenoph., *Anab.*, III, 4, 15; Orph., *Argonaut.*, v. 1074; Ovid., *Metamorph.*, X, v. 588; *Epist. e Ponto.*, I, 1, v. 70; voy. J. Grimm, *Gesch. d. deutsch. Sprache*, p. 220 et suiv.

(6) Plin., *Hist. nat.*, VII, 57.

(7) Herodot., IV 46; Thucyd., 96; Arrian., *Anab.*, III, 8.

(8) I, 105 et 106.

(9) Q. Curt., IV, 6.

(10) XXXVIII, 7-13.

(11) I, 183-106.

Justin (1) n'y fit allusion qu'en passant, non plus que Strabon (2).

« Phraorte (Fravartis), dit l'historien d'Halicarnasse, étant mort, eut pour successeur son fils Cyaxare (Ouvakhsatara), petit-fils de Déiocès (Dahyâouka). On dit qu'il fut beaucoup plus énergique et puissant que ses ancêtres; le premier en Asie il distribua régulièrement ses soldats par compagnies et assigna une place déterminée dans l'ordre de bataille à l'infanterie armée de piques, aux archers et aux cavaliers, car jusque là tous combattaient pêle-mêle..... Ayant rassemblé des troupes de toutes les nations soumises à son autorité, il marcha sur Ninive, voulant venger son père et détruire cette ville. Mais au moment où, après avoir vaincu les Assyriens, il venait d'asseoir son camp devant Ninive, survint une grande armée de Scythes, conduits par leur roi Madyès, fils de Prôtothyès. Ceux-ci étaient entrés en Asie à la poursuite des Cimmériens qu'ils avaient chassés d'Europe, et dans cette poursuite ils étaient arrivés en Médie.

» Du lac Méotide au fleuve du Phase et à la Colchide il y a trente jours de route pour un voyageur alerte; mais de la Colchide en Médie, la distance est moins grande, car il n'y a qu'un seul peuple dans l'intervalle, celui des Saspies, et quand on les a passés, on entre immédiatement dans la Médie. Cependant ce n'est pas par cette route que les Scythes l'envahirent, mais par une voie beaucoup plus longue, en suivant le Caucase qu'ils avaient à leur droite. Les Mèdes livrèrent bataille à ces Scythes, et vaincus perdirent l'empire. Les Scythes devinrent en effet maîtres de toute l'Asie.

De là ils allèrent sur l'Égypte; et quand ils furent arrivés dans la Syrie Palestine, Psammitichos, roi d'Égypte, vint au devant d'eux et fit tant par ses présents et ses prières qu'il les détourna de s'avancer plus loin. En se retirant, ils traversèrent Ascalon dans la Syrie. La plupart des Scythes y passèrent sans causer de dommage; mais quelques-uns, demeurés en arrière pillèrent le temple d'Aphrodite Uranie... Pendant vingt-huit ans les Scythes furent maîtres de l'Asie, que leurs injures et leurs violences bouleversaient. Car outre

les tributs réguliers qu'ils imposaient, ils taxaient chacun arbitrairement à leur fantaisie, et ils ravageaient le pays dans leurs courses continuelles. Enfin Cyaxare et les Mèdes, ayant invité la plupart d'entre eux à un festin, les égorgèrent dans l'ivresse. Ce fut de cette façon que les Mèdes reprirent l'empire qu'ils avaient auparavant exercé. Alors ils s'emparèrent de Ninive, et ils se rendirent souverains de l'Assyrie, à l'exception de la Babylonie. »

La chronologie de ce récit d'Hérodote est la suivante :

Ouvakhsatara, aussitôt monté sur le trône, entreprend de venger son père, mort en 635; il défait les Assyriens et vient mettre le siège devant Ninive, au plus tard en 634; survient alors l'invasion des Scythes, qui dominent pendant vingt-huit ans, par conséquent le massacre qui en délivre la Médie est de 607 ou 606; après cette délivrance, Ouvakhsatara reprend le siège de Ninive et détruit la ville en 606.

Cette dernière date est exacte. La destruction de Ninive, que le canon chronologique d'Eusèbe place en 608-607, ne peut pas, dans tous les cas, être postérieure à 606, puisque tous les témoignages anciens s'accordent à dire qu'elle eut lieu quand régnait encore à Babylone Nabou-abal-ouçour, lequel mourut en 605, l'année où son fils Nabou-koudourri-ouçour gagnait sur l'Égyptien Nékô la bataille de Qarqemisch (1), événement qui suivit aussi la chute de la capitale de l'Assyrie (2). Mais il n'est guère vraisemblable que ce soit immédiatement après s'être délivré des ravages de l'oppression des Scythes que Ouvakhsatara ait été en mesure de reprendre les opérations contre Ninive et de détruire les derniers restes de l'empire des Assyriens. Toutes les probabilités sont en faveur de l'idée que ces deux événements durent être séparés par un intervalle de quelques années, pendant lequel le roi des Mèdes s'occupa de refaire les forces de son peuple et de reconstituer sa puissance.

D'un autre côté, il est bien difficile d'admettre que sa pre-

(1) C'est la véritable forme originale de ce nom de ville établie par les deux transcriptions égyptienne et assyrienne. La leçon biblique Karkemisch est moins exacte.

(2) Sur la bataille de Qarqemisch, voy. *Jerem.*, XLVI, 2; *Beros. ap. Joseph.*, *Ant. jud.* X, 11, 1; *Contr. Apion.*, I, 20; *Joseph.*, *Ant. jud.*, X, 5. 1.

(1) II, 5.

(2) I, p. 61.

mière attaque contre Ninive ait eu lieu avant 625, date où Nabou-abal-ouçour se déclara, à Babylone, indépendant de l'Assyrie, en profitant du changement de règne. En effet, les extraits d'Abydène par Eusèbe (1) affirment que ce fut la menace d'une invasion de barbares qui décida alors le nouveau roi d'Assyrie à envoyer à Babylone, comme prince vassal, Nabou-abal-ouçour, lequel s'y mit aussitôt en état de révolte et dont le premier soin fut de contracter avec le roi des Mèdes une alliance ayant pour objet la ruine de son suzerain (2).

Ces différents faits rendent impossible à maintenir le chiffre de vingt-huit ans attribué par Hérodote à la domination des Scythes sur la Médie et le reste de l'Asie antérieure. La période de leur suprématie dévastatrice a été certainement plus courte. Peut-être faut-il la réduire à huit ans, comme l'a proposé M. de Saulcy (3) et comme semble l'indiquer un passage de Justin (4). Peut-être aussi Hérodote n'avait-il pas précisé cette durée, et le chiffre de vingt-huit ans provient-il chez lui, non pas d'une faute de copiste, mais de l'introduction dans le texte d'une glose marginale dans laquelle quelque commentaire de date plus récente, ayant lu en un autre endroit (5) que l'empire des Mèdes avait subsisté cent vingt-huit ans, y compris la domination des Scythes, aura pris le nombre rond d'un siècle pour la puissance indépendante de cet empire et les vingt-huit ans pour l'époque des Scythes.

Quelques écrivains de l'antiquité ont rattaché à l'invasion des Scythes en Palestine l'origine du nom de Scythopolis (6), donné à la ville antérieurement appelée Béth-Schéân (7). C'est l'opinion que George le Syncelle (8) a probablement em-

(1) *Chron. armen.*, p. 26, ed. Mai.

(2) Voy. aussi le fragment de l'abrégé de Béroze par Alexandre Polyhistor : Syncell., p. 210.

(3) *Chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, p. 79.

(4) II, 5.

(5) Hérodote., I, 130.

(6) Strab., XVI, p. 525; Joseph., *Ant. jud.* V, 1; XII, 12; *Bell. jud.*, III, 2, 4 et 31; *Vit.*, 65; Ptol., V, 15, 23; Septuagint. in *Jud.*, I, 27; *I Maccab.*, V, 52; VII, 36; *III Maccab.*, XII, 39; *Judith*, III, 11; Plin., *Hist. nat.*, V, 18; Ammian. Marcell., XIX, 27.

(7) *Jos.*, XVII, 11 et 16; *I Sam.*, XXXI, 10 et 12; *II Sam.*, XXI, 12.

(8) P. 214.

pruntée à Julius Africanus, et dont on trouve la première indication chez Plin (1). Et l'auteur du Targoum des prophètes s'y conforme quand il paraphrase *Ezech.*, xxxix, 11, car les expressions dont il se sert localisent très nettement à Scythopolis l'ensevelissement de l'armée de Gôg. Pourtant l'origine de ce nom n'est pas certaine. Saint Jérôme (2), suivi par Reland (3) dans les temps modernes, fait de Σκυθόπολις une altération de Συκκόπολις, et le tire du Sukkôth (4) dont la fondation est racontée dans *Genes.*, xxxiii, 17.

En tous cas, il est incontestable qu'un certain nombre de passages de l'Ancien Testament ont trait à cette invasion des Scythes, aux ravages qu'elle exerça en traversant la Palestine et à la terreur inouïe qu'elle y répandit (5). C'est donc à tort — je l'ai déjà montré ailleurs (6) — que M. George Rawlinson (7) a prétendu qu'Hérodote avait dû en exagérer l'importance et les dévastations (8). C'est, au contraire, avec toute raison que Volney (9) a reconnu l'invasion des Scythes dans celle à laquelle se rapportent les chapitres I, IV, V, VI du prophète Yirmeyâhoû (Jérémie), composés à l'époque de ces événements. Les traits qui la définissent en la décrivant sont si précis qu'il n'y a pas moyen de s'y méprendre. C'est de l'extrême nord que viennent les envahisseurs, dépeints comme

(1) *Hist. nat.*, V, 18. — Il ajoute que la ville avait été aussi appelée Nysa et qu'on en attribuait la fondation première à Bacchus, forme hellénisée de quelque ancienne légende mythologique locale.

(2) *Quæst. hebr. in Genes.*, XXXIII, 17.

(3) *Palaestina*, t. II, p. 992 et suiv.

(4) *Jos.*, XIII, 27; *Jud.*, VIII, 5; *I Reg.*, VII, 46; *Psalm.*, IX, 3; *CVIII*, 8.

(5) Voy. Hitzig, *Begr. d. Krit.*, p. 178; *Psalm.*, 1^{re} édit., 2^e part. p. 77 et suiv.

(6) *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 80 et suiv.

(7) Dans sa traduction anglaise d'Hérodote, t. I, p. 411.

(8) Nous allons voir ces dévastations décrites en termes formels par Yirmeyâhoû. Les monuments de l'Assyrie ne témoignent pas de ravages moins grands, où M. George Rawlinson (p. 485 du tome 1^{er} de la traduction d'Hérodote) a reconnu, cette fois avec juste raison, les traces matérielles de l'invasion des Scythes. Il résulte des observations très-précises de M. Layard que les somptueux palais de Kal'hou aujourd'hui Nimroud, fouillés par cet habile archéologue, furent ruinés violemment pendant le cours du règne d'Asschour-édil-ilâni.

(9) *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, 1^{re} part., chap. VII.

des barbares féroces, et à plusieurs reprises le prophète insiste sur cet origine septentrionale. L'an 13 du règne de Josias en Yehoudâh (1), c'est à dire en 627, au moment où les Scythes allaient fondre sur la Médie et où le bruit de leurs mouvements, de leurs préparatifs pouvait commencer à se répandre en Asie, Yirmeyâhoû a une première vision.

« La parole de Yahveh me fut adressée, disant : « Que vois-tu ? » Je répondis : « Je vois une chaudière bouillante du côté du septentrion. » « Et Yahveh me dit : « C'est du septentrion que la calamité fondra sur tous les habitants du pays. Car voici, je vais appeler toutes les tribus des royaumes du septentrion, dit Yahveh ; elles viendront et placeront chacune son siège à l'entrée des portes de Yeroûschâlaïm, contre ses murailles tout à l'entour, et contre toutes villes de Yehoudâh (2). »

Quelque temps après, il s'écrie :

« Annoncez en Yehoudâh, publiez à Yeroûschâlaïm, et dites : Rassemblez-vous et entrons dans les villes fortes ! Elevez une barrière vers Çiyôn, fuyez, ne vous arrêtez pas ! Car je fais venir du septentrion le malheur et un grand désastre. Le lion s'élance de son taillis, le destructeur des nations est en marche, il a quitté son lieu pour ravager ton pays, tes villes seront ruinées ; il n'y aura plus d'habitants (3). »

Cette insistance à bien préciser le nord comme le point de départ des envahisseurs, qui entraîneront avec eux toutes les hordes confuses de cette région, est capitale en ce qu'à l'époque du prophète, dans les événements qui se dérouleront alors en Asie, elle ne permet pas de penser à d'autres qu'aux Scythes, et qu'elle exclut absolument la théorie des exégètes qui ont cru que les oracles en question avaient trait aux Chaldéens. Semblable théorie n'avaient pu, du reste, prendre naissance que sous l'empire de l'idée fautive, et irrémédiablement ruinée par les progrès de la science, par les découvertes de l'assyriologie, qui faisait des Chaldéens un

(1) *Jerem.*, I, 2.

(2) I, 13-15.

(3) IV, 5-7 ; cf. VI, 1 et 22.

peuple du nord par rapport à l'Assyrie et à la Babylonie, descendu seulement au VIII^e siècle des montagnes du Kurdistan.

Ces traits sous lesquels Yirmeyâhoû décrit les envahisseurs féroces dont il présente les ravages comme le fruit de la colère de Yahveh contre les péchés de Yehoudâh, sont d'ailleurs absolument typiques et précis comme désignant les Scythes. Ils concordent de la manière la plus frappante avec la façon dont Yehezqél dépeint les soldats de Gôg ; nous y retrouvons de même les archers sans rivaux, qui combattent à cheval, et les cavaliers cataphractes dont la monture est armée comme eux-mêmes.

« Voici, j'amène contre vous une nation lointaine, ô maison de Yisraél, dit Yahveh, C'est une nation forte, une nation antique (1), une nation dont tu ne connais pas la langue et dont tu ne comprendras point les paroles. Son carquois est comme un sépulcre ouvert ; ils sont tous des héros. Elle dévorera tes moissons et ton pain, elle dévorera tes fils et tes filles, elle dévorera tes brebis et tes bœufs, elle dévorera ta vigne et ton figuier, elle détruira par l'épée tes villes fortes dans lesquelles tu te confies (2)... » « Voici, un peuple vient du pays du nord, une grande nation se met en mouvement des extrémités de la terre. Ils portent l'arc et le javalot ; ils sont cruels et sans miséricorde ; leur voix a le mugissement de la mer ; ils montent sur des chevaux armés eux-mêmes comme un homme de guerre. Contre toi, fille de Çiyôn ! Au renom de leur approche nos mains s'affaiblissent, l'angoisse nous saisit comme la douleur d'une femme qui enfante. Ne sortez pas dans les champs, n'allez pas sur les chemins ; car là est le glaive de l'ennemi, et l'épouvante règne à l'entour ! Fille de mon peuple, couvre-toi d'un sac et roule-toi dans la cendre, prends le deuil comme pour le fils unique, élève des plaintes amères ! Car le dévastateur vient à l'improviste sur nous (3). »

(1) Les Scythes se prétendaient la plus antique nation du monde et le disputaient sous ce rapport aux Égyptiens : *Justin.*, II, 1 ; cf. *Creuzer, Fragm. Ephori*, praef., p. IX et XII. Voy. cependant l'assertion diamétralement contraire d'Hérodote, IV, 5.

(2) V, 15-17.

(3) VI, 22-26.

Il s'agit, on le voit, non pas d'une conquête telle qu'elle serait faite par une armée régulière, s'avancant méthodiquement et prenant les villes fortes les unes après les autres, mais des incursions de bandes légèrement montées, contre lesquelles on ne saurait tenir en rase campagne, qui parcourent le pays en apparaissant à l'improviste tantôt sur un point et tantôt sur un autre, ne permettant plus d'habiter les champs en sûreté ni de circuler sur les routes, pillant et dévastant tout sur leur passage, et à l'abri de qui la population pense se mettre en se jetant dans les villes fermées. Les termes dans lesquels le prophète décrit l'épouvante causée par ces ravages sont aussi remarquables par leur analogie avec ceux dont use Ye'hezqél à l'occasion de l'invasion de Gôg. Il montre également la nature elle-même partageant la terreur des hommes, et la terre s'agitant d'effroi, et ceci avec des expressions si précises, si accentuées qu'elles semblent impliquer l'idée de tremblements de terre survenant tandis que les barbares ravagent le pays.

« Voici, le destructeur monte comme une nuée, ses chars comme un tourbillon; ses chevaux sont plus légers que les aigles. Malheur à nous, car nous sommes dévastés!... Je regarde la terre, et voici, elle est un désert et un chaos vide, les cieux, et leur lumière a disparu. Je regarde les montagnes, et voici, elles tremblent, et toutes les collines chancellent. Je regarde et voici qu'il n'y a plus d'hommes, et tous les oiseaux des cieux se sont envolés. Je regarde, et voici, le Karmel est devenu un désert; toutes ses villes sont détruites devant la face de Yahveh, devant sa fureur (1).

Les rapprochements que nous venons de faire, tout en laissant intact le caractère symbolique et apocalyptique des chapitres XXXVIII et XXXIX de Ye'hezqél, ont, ce me semble, pour résultat de leur rendre une véritable importance historique, non point à titre de prophétie, mais comme description, faite encore sous l'impression des événements, de l'invasion des Scythes dans l'Asie antérieure et dans la Palestine, invasion dont le prophète fait la figure typique des faits qu'il entrevoit dans un lointain avenir. A ce point de vue, l'énumération des peuples auxquels commande Gôg,

(1) IV, 13 26.

du pays de Mâgôg, de ceux qu'il entraîne à la suite de ses propres hordes, comme Attila précipitait avec ses bandes hunniques sur le monde romain les peuples barbares les plus divers, soumis par ses armes et entraînés dans la sphère de son action, cette énumération mérite au plus haut degré d'attirer l'étude de la critique. C'est « la maison de Tôgarmâh, » *bêth Tôgarmâh* (1), qui représente la population proprement arménienne, restreinte encore à ce moment à la portion occidentale du pays auquel s'étendit plus tard le nom d'Arménie; c'est « Gômer et toutes ses bordes, » *Gômer vechâl-agapéydh* (2), c'est-à-dire les débris des Cimmériens, vaincus par Madyès, roi des Scythes, et incorporés dans ses terribles escadrons.

Mais le titre principal de Gôg est celui de *neschi Rôsch Méschéch ve Thoûbâl*, que le prophète lui donne à trois reprises (3). Ici se présente une difficulté d'interprétation, qui depuis l'antiquité a divisé les commentateurs. Comment faut-il entendre le mot *rôsch*? Est-ce un nom de peuple, comme ceux de Meschec et Tôûbâl? Ou bien est-ce le mot *rôsch*, « tête, » entendu dans le sens de « chef, prince, » comme on le rencontre assez fréquemment dans la Bible (4), et joint par opposition à *nescht* comme qualificatif, de manière à désigner un « prince supérieur, » un suzerain? Les Septante, Symmaque et Théodotion adoptent la première interprétation (5); la seconde est suivie par Aquila, le Targoum, la version syriaque peschito et par saint Jérôme, qui la défend par un argument bien faible, surtout si l'on considère que précisément Ye'hezqél est plein de noms géographiques qui ne se rencontrent nulle autre part dans la Bible.

(1) XXXVIII, 6.

(2) XXXVIII, 6.

(3) XXXVIII, 2 et 3; XXXIX, 1.

(4) *Jud.*, X, 18 : *yihyeh lerôsch lechôl yschbê Gile' ad. Jud.*, XI, 8 : *hâgithâ l'ânô lerôsch.* — *I Sam.*, XV, 17 : *rôsch schibé Yisraél attâh.* — *Psalms.*, XVIII, 44 : *rôsch gôim.* — *Cf. II, Sam.*, XXIII, 8 et 18; *I Chron.*, XI, 20; *Is.*, VII, 8 et 9.

Voy. aussi l'expression *rôsch bêth abôth* (*Exod.*, VI, 14; *Num.*, VII, 2; *I Chron.*, V, 24; VII, 9 et 40) ou *rôsch abôth* (*Exod.*, VI, 25; *Num.*, XXXI, 28; XXXVI, 1; *I Chron.*, VIII, 6, 13 et 28; IX, 9, 33 et 34).

(5) Cf. encore Socrate, *Hist. eccles.*, VII, 43.

Nec in Genesi, dit-il en effet (1), *nec in alio Scripturae loco, nec in Josepho quidem, qui omnia hebraicarum gentium in primo Antiquitatum libro exponit nomina, hanc gentem potuimus invenire. Ex quo manifestum est rhos non gentem significare, non caput*. La plupart des exégètes modernes prennent Rôsch comme un nom de peuple; cependant M. Rudolph Smend (2) défend encore l'autre opinion, mais en s'appuyant sur une analogie erronée, car le *malik rûsch* *Cur* et le *malik rûsch 'Heth*, que le duc de Luynes (3) et Movers (4) avaient cru lire sur des médailles et que le savant commentateur cite encore comme parallèle à *neschî rôsch*, n'existent en aucune façon; ce sont de fausses lectures de la légende de Pomyathôn, roi de Cition (5). Le *malik rûsch Kith* du duc de Luynes (6) est aussi une leçon inexacte; sur la monnaie où il avait cru le déchiffrer, il y a en réalité *malik Demonik*, c'est-à-dire le nom du roi Démonicos, fils d'Evagoras (7). Quant au *mag rûsch*, « chef des mages. » que Movers (8) croyait trouver dans l'inscription dite xi^e *Cittienne*, sur la copie de Pococke, il est absolument fantastique et ne mérite pas même d'être discuté. La seule expression analogue à ce que serait celle de *naschî rôsch*, que l'on puisse réellement citer, est celle de *kôhên harôsch* (9) ou *hakhôhên harôsch* (10) pour désigner le grand-prêtre. Il est à noter que cette expression ne se rencontre dans aucun des livres de l'Ancien Testament dont le style et la langue se rapprochent d'une manière étroite de ceux de Ye'hezqél; cependant à la rigueur elle suffirait à justifier grammaticalement l'apposition *naschî rôsch* dans le sens de « suzerain, prince dominant sur d'autres, » et à montrer qu'elle n'est pas aussi impossible que l'a prétendu Hitzig (11).

(1) *Comment. in Ezech.*, XXXVIII, 2.

(2) *Der Prophet Ezechiel*, p. 69.

(3) *Numismatique des Satrapies*, p. 69, 71, 76 et suiv.

(4) *Die Phœnizier*, t. II, 1^{re} part., p. 535.

(5) M. de Vogüé, *Rev. numism.*, 1867, p. 373.

(6) *Numism. des Satrapies*, p. 82.

(7) M. de Vogüé, *Rev. numism.*, 1867, p. 370.

(8) *Die Phœnizier*, t. II, 1^{re} part., p. 535.

(9) *II Reg.*, XXV, 18; *II Chron.*, XIX, 11; XXIV, 11; XXVI, 20.

(10) *Esd.*, VII, 5.

(11) *Der Prophet Ezechiel*, p. 290.

Mais l'interprétation qui voit dans *Rôsch* un nom de peuple ne m'en paraît pas moins bien préférable dans les données du texte. On pouvait encore hésiter à son égard quand, avec Bochart (1) et Genesius (2), on ne trouvait à rapprocher de cette appellation de Rôsch que le *Pôs*; des écrivains byzantins du x^e siècle de notre ère, c'est-à-dire les Russes dont le nom n'a pris naissance qu'au ix^e siècle apporté par les Varanges ou Variègues du canton de la Scandinavie dont ils étaient originaires (3) ou la forme singulièrement altérée, *Ar-Râs* (4) que les Arabes ont donnée à l'appellation du fleuve Araxe, dont le nom arménien est *Erashh* et dont la forme primitive, la seule que l'on pourrait chercher dans une transcription biblique, était, comme Eugène Bournouf l'a établi (5), une variante du zend Arvand ou Aourvat, devenant Argouat et Arg. Aujourd'hui nous n'en sommes plus réduits à ces comparaisons désespérées et inadmissibles pour une critique sérieuse. L'étude des textes cunéiformes a révélé, dans des documents du viii^e et du vii^e siècle avant notre ère, l'existence d'un pays de *Ras'u* ou *Ras'i* (6), dont le nom correspond très-exactement au *Rôsch* de Ye'hezqél, et dont la situation géographique est telle qu'il se trouve fort naturellement compris dans le cercle de domination de Gôg. Cette situation est déterminée en termes formels par la grande inscription du palais de Khorsabad, dite des Fastes, laquelle mentionne, entre la « Médie lointaine » et le pays d'Ellibi (le pays d'Ecbatane) (7), d'une part, les tribus de la Basse-Mésopotamie et de la Chaldée, de l'autre, « Raschi qui touche à l'Elam, qui est sur la rive du

(1) *Phaleg.*, I, III, c. XIII, p. 188 de l'édition de Leyde, 1712.

(2) *Thesaur.*, p. 1253. Knobel (*Die Vœlkerstafel*, p. 61 et 70) et MM. Fürst et Frantz Delitzsch, dans leur *Lexique*, adoptent aussi ce rapprochement.

(3) C'est ce que dit formellement la *Chronique* de Nestor, chap. II et III, p. 20 et 30 de la traduction de Louis Paris; voy. W. Thomsen, *Der Ursprung des russischen Staates*; A. Rambaud, *Histoire de la Russie*, p. 39-42.

(4) Bochart faisait aussi ce rapprochement, auquel ont adhéré J. D. Michaëlis, von Hammer et Gesenius.

(5) *Commentaire sur le Yagna*, additions, p. CLXXXV.

(6) Finzi, *Ricerche per lo studio dell'antichità assira*, p. 298 et suiv.; E. Schrader, *Keilschriften und Geschichtsforschung*, p. 110 et 112; Friedr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 322.

(7) Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 39 et suiv.

fleuve Tigre (1). » Et ceci est confirmé par le récit de la seconde guerre d'Asschour-bani-abal contre Oumman-aldasch, roi de l'Elam. Il y raconte, en effet, qu'en ouvrant la campagne, en venant d'Assyrie et avant de pénétrer dans le pays de l'Elam proprement dit, les trois premiers cantons dont il fit la conquête furent ceux de Bit-Imbi, Raschi et Hamanou (2).

Gôg, qui habite la terre de Mâgôg, étend donc son autorité directe sur Tôgarmâh, Tôûbâl, Meschech et Rôsch, c'est-à-dire sur l'Arménie occidentale et la Cappadoce, et de là sur les montagnes qui bordent le bassin commun de l'Euphrate et du Tigre jusqu'à la frontière septentrionale de l'Elam. De cette chaîne de positions, il domine naturellement la Médie, tient l'Assyrie sous sa terreur et lance ses bandes de pillards sur la Syrie, jusque dans la Palestine et à la frontière d'Egypte. Le texte de Ye'hezqél doit être tenu ici pour un document réellement historique, qui détermine l'étendue qu'eut momentanément l'empire des Scythes, dans le dernier quart du VII^e siècle. La Médie n'y est pas comprise nommément, et en effet il résulte du récit même d'Hérodote qu'elle ne fut que leur tributaire ou plutôt encore le théâtre de leurs ravages incessants, car il montre Cyaxare (Ouvakhsatara) continuant à y régner sous la suprématie de ces envahisseurs barbares.

L'inscription de Tôgarmâh, de Tôûbâl et Meschech par

(1) L. 18 : *Ras' s'a ite Elamti s'a a'h na'r Diqlat.*

(2) G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 218 et suiv. : *ina s'umane gir-riya ina qibit As'sur u Is'tar adki ummanya gir Umman-aldas' s'ar Elamti ussessa' harranu, er Bit-Imbi s'a ina girriya ma'hre aks'udu eninna mat Ras'i mat'hamanu adi nagis'u aks'udu u s'u Umman-aldas' s'ar Elamti has'ad Ras'i Hamanu is'me ma pulu'hti As'sur u Is'tar alikut a'hâi is'huspu'û ma er Madaktu er s'arrutis'u umas's'ir ma innabit ana Dur-undas'i.* « Dans ma huitième expédition, par le commandement d'Asschour et d'Ishtar je rassemblai mon armée ; contre Oumman-aldasch, roi de l'Elam, je dirigeai la route. Je pris de nouveau la ville de Bit Imbi, que j'avais prise dans ma précédente expédition, aussi le pays de Raschi et le pays de Hamanou avec ses districts. Et lui, Oumman-aldasch, roi de l'Elam, apprit la conquête de Raschi et de Hamanou ; la terreur d'Asschour et d'Ishtar, qui marchaient à mes côtés, l'entraîna ; il abandonna Madaktou (Badaca : Diod. Sic., XIX, 19 ; Babytacé : Plin., *Hist. nat.* VI, 37 ; Steph. Byz., s. v.), la ville de sa royauté, et il s'enfuit à Dour-oundaschi.

le prophète au nombre des sujets de Gôg, c'est-à-dire du chef des Scythes, s'accorde de la façon la plus frappante avec ce que Strabon (1) dit de ces derniers : « Les Saces firent des incursions analogues à celle des Cimmériens et des Trères les unes plus lointaines, les autres plus voisines. Car ils occupèrent la Bactriane, et une autre fois ils avaient acquis la meilleure terre de l'Arménie, à laquelle ils laissèrent le nom de Sacasène ; de là ils s'avancèrent jusque dans la Cappadoce, surtout dans la partie touchant à l'Euxin, qui s'appelle aujourd'hui Pontique. » Dans un autre travail, en étudiant les peuples de Tôûbâl et de Meschech, nous verrons ces peuples, après avoir été très puissants jusqu'au milieu du VI^e siècle et avoir occupé la plus grande partie de la Cappadoce, disparaître brusquement de la scène de l'histoire entre 650 et 600, et leurs débris être alors refoulés au nord, dans les montagnes voisines du Pont-Euxin, où les Grecs des âges classiques trouvèrent leurs descendants, les Tibaréniens et les Moschiens. Dès à présent, et d'après les faits que nous venons de constater, nous sommes en mesure de rapporter, résultat important pour l'histoire de l'Asie, la destruction de leur puissance et de leur empire cappadocien à l'invasion des Scythes.

La douzième année de la captivité de Yehôyâchin (2), c'est-à-dire en 587-586, l'année même de la ruine de Yerouschalaïm par Nabou-koudourri-ouçour, Ye'hezqél parle de cette ruine de Tôûbâl et de Meschech. C'est dans son chapitre XXXII, où, annonçant la catastrophe qui attendra à son tour, par la main des Chaldéens, le pays d'Egypte, c'est-à-dire Ouah-ab-Râ (l'Apriès des Grecs), il énumère les peuples d'incirconcis (*arêlim*) qui ont péri par le glaive et auprès desquels les Egyptiens seront précipités. Les nations dont il y parle sont celles que la guerre a anéanties depuis un demi-siècle. Ce sont l'Elam (3), écrasé entre 660 et 640 par Asschour-bani-abal ; Asschoûr (4), que la coalition des Mèdes et des Babyloniens a détruit vers 606 ; les Phéniciens

(1) XI, p. 511.

(2) *Ezech.*, XXXII, 17.

(3) XXXII, 24 et 25.

(4) XXXII, 22 et 23.

(*Qidônim*) (1), tant de fois écrasés par les rois d'Assyrie, et dont Nabou-koudourri-ouçour poursuit l'abaissement après celui de Yehoudâh; Édom (2), châtié à son tour avec Môab et 'Ammôn, du crime de la grande insurrection de 589 contre le monarque de Babylone; les princes oints du nord, *nesichê câphôn* (3), c'est-à-dire de l'Arménie et de la Médie, abattus et foulés par les Scythes. Toûbâl et Meschech ont leur place dans cette liste funèbre; ils sont, eux aussi, dans le nombre des nations détruites.

« Là (dans le scheôl) sont Meschech, Toûbâl et toute leur multitude, et leurs sépulcres sont autour d'eux; tous ces incirconcis sont morts par l'épée, parce qu'ils répandaient la terreur dans le pays des vivants. Ils ne sont pas couchés avec les héros, ceux qui sont tombés d'entre les incirconcis; ils sont descendus au scheôl avec leurs armes de guerre; ils ont mis leurs épées sous leurs têtes, et leurs iniquités ont été sur leurs ossements; car ils étaient la terreur des héros dans le pays des vivants (4). »

Mais ce n'est pas seulement l'étendue de la domination temporaire des Scythes que Ye'hezqél a empruntée à la réalité des invasions qui avaient eu lieu bien peu avant le moment où il prophétisait, pour la transporter dans son tableau apocalyptique de l'effort suprême des gentils contre la vérité religieuse. C'est aussi le nom même du chef de ce peuple. Ce n'a pas été l'une des révélations les moins surprenantes et les moins inattendues des documents cunéiformes, une fois qu'ils se sont ouverts aux recherches de la science, que celle qui a montré dans le Gôg du prophète un personnage. Il n'y a pas, en effet, — et c'est aussi l'avis de M. E. Schrader (5), — moyen de méconnaître dans le *Gâgu bel er Sa'hi*, « Gôg chef des Saces ou Scythes, » (6)

(1) XXXII, 30.

(2) XXXII, 29.

(3) XXXII, 30.

(4) XXXII, 26 et 27.

(5) *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 159. M. Friedrich (*Wo lag das Paradies*, p. 247) le reconnaît également, mais en hésitant, à tort suivant moi, à identifier aux Scythes le peuple auquel préside Gâg.

(6) Comparez la forme perse *Çaka*, médo-élamite *Sakka*, de ce nom ethnique dont les Grecs ont fait *Σακαί*.

qui figure dans les récits des guerres d'Asschour-bani-abal. C'est à la suite de sa campagne contre A'hsheri, roi de Manna en Arménie, que le monarque assyrien se heurta aux fils de Gôg.

La guerre contre Manna est racontée dans le cylindre A, col. 3, l. 43-82 (1), et avec plus de détails dans le cylindre B, col. 3, l. 16; col. 4, l. 14 (2); elle est comptée comme la quatrième expédition du règne. Asschour-bani-abal raconte comment il y vainquit A'hsheri et enleva Izirtou sa ville royale (3) appelée dans d'autres documents Zirtou et située vers la frontière du pays en venant de celui de 'Houbouschia (4), c'est-à-dire au sud-est du lac de Van. Un grand nombre de villes de la région à l'entour furent aussi capturées, parmi lesquelles Ourmeyate (5), la moderne Ouroumiah. Poursuivant leur marche, les Assyriens pénétrèrent dans le district d'Arsiyanisch (6), l'Arsissa de la géographie classique (7), l'Ardzisch des écrivains arméniens (8), qui est dit dans le texte cunéiforme « se rattacher à Ayaqanani dans le pays de 'Harsi, — le canton appelé par Plinie (9) *Arrhène*, Harkh des Arméniens (10), — la montagne qui est en tête du pays de Koumouda, au cœur du pays de Manna. » Ils allèrent même encore plus loin au nord, en laissant sur

(1) *Cuneif. inscr. of West. Asia*, t. III, p. 19; G. Smith, *History of Assurbanipal*, 84-88. — Voy. le nouveau prisme décagone, col. 2, l. 126; col. 3, l. 26 : *Cuneif. inscr. of West. Asia*, t. V, pl. 2 et 3.

(2) *Cuneif. inscr. of West. Asia*, t. III, pl. 30 et 31; G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 89-90.

(3) G. Smith, p. 85 et 91.

(4) E. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 163. Sur la situation du pays de 'Houbouschia, voy. ce que dit en cet endroit M. Schrader, et mes *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 23.

(5) G. Smith, p. 91.

(6) G. Smith, p. 93.

(7) Plin., *Hist. nat.*, VI, 27. Strabon (XI, p. 529) donne pour le nom du lac voisin (le lac de Van) la leçon Arséné, qui se rapproche davantage de la forme assyrienne.

(8) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 56.

(9) *Hist. nat.*, VI, 31.

(10) Mos. Khoren., I, 9 et 10; *Geogr.*, 69.

[(11) G. Smith, *History of Assurbanipal*, p. 93, l. 57-60 : *nagû s'a Arsiyanis' s'a gas'rû Ayaqanani s'a mat 'Harsi s'adl' s'a ris' mat Kumerdai s'a qirû mat Mannai*.

leur droite le pays d'Ourarti, jusqu'au canton de la ville d'Eristeyama ou Erischeyana (1), une ville qui, d'après son nom même, devait être située sur les bords du haut Araxe, Eraskh dans sa forme arménienne. C'est de là qu'Asschour-bani-abal, après avoir dévasté tout ce qui se trouvait sur sa route, revint sur ses pas et opéra vers l'Assyrie un retour paisible, facilité par une révolution qui avait éclaté dans le pays de Manna. Car les gens de ce pays, sous le coup de leurs désastres avaient massacré le roi A'hscheri, qu'ils en considéraient comme l'auteur, et proclamé à sa place son fils Ouallou (2), lequel se hâta de se soumettre au vainqueur.

Au cours de cette longue et victorieuse campagne, le roi d'Assyrie eut l'occasion de battre un chef du pays inconnu de Ai, qu'il appelle Biriz'hadri (3), et il la couronna par la défaite des Saces, qu'il raconte en ces termes :

« Sarati et Paritia, fils de Gôg, le chef de Sa'hi, qui avaient rejeté le joug de ma seigneurie, je pris soixante-quinze de leurs villes fortes et j'en enlevai le butin; eux-mêmes, je les pris vivants dans mes mains, et je les transportai à Ninive, la ville de ma domination (4). »

Il ne s'agit donc pas de nomades que le monarque a rencontrés dans leurs incursions de pillage, mais d'ennemis qu'il a été chercher dans les cantons où ils étaient établis et où ils possédaient des villes, des postes fortifiés. En effet, une fois parvenu sur le haut Araxe, il touchait à la province de l'Arménie du nord, qui reçut et garda le nom de Sacasène (5), parce que les Saces ou les Scythes, les Sa'hi de notre document cunéiforme, après avoir franchi le Caucase, avaient commencé par y fonder un établissement permanent, d'où ils se ruèrent sur la Médie et les pays voisins, établissement qui fut comme leur quartier général pendant la

(1) G. Smith, p. 93, l. 63.

(2) Il est curieux de trouver dès cette époque, porté par un prince du pays de Manna, ce nom de Ouai ou Val, qui reparait au II^e siècle de l'ère chrétienne dans la liste des rois d'Édesse.

(3) G. Smith, p. 97 l. 102.

(4) G. Smith, p. 97 et suiv., col. 41. 1-5 : *Sarati Paritia abli Gagi bel er Sa'hi s'a isle nêr belutiya LXXV alani damuti aks'ud as'ula sallatsun, s'ahanu battusunu ina gâtê apbat ubila ana Ninua er belutiya.*

(5) Strab., II, p. 73 ; XI, p. 509, 511 et 529 ; Plin., *Hist. nat.*, XI, 11.

période de leurs courses dévastatrices dans l'Asie antérieure (1). La quatrième campagne d'Asschour-bani-abal, dans laquelle il atteignit ainsi les Scythes sur le territoire même de la Sacasène et fit leurs chefs prisonniers, fut antérieure au début de ses premières querelles avec l'Elam, lesquelles surgirent vers 660. Il résulte donc des annales du roi d'Assyrie que, quarante ans environ avant la date où ils attaquèrent la Médie, les Saces ou Scythes avaient déjà passé depuis une génération les défilés du Caucase et s'étaient fixés sur le cours supérieur du fleuve de Kour, dans le pays fertile auquel ils donnèrent leur nom. Gâg ou Gôg dut être le chef de leur migration et de leur établissement ; et c'est probablement de là que lui vint la renommée qui fit reprendre son nom par Ye'hezqél comme nom typique d'une invasion de Scythes. Nous avons, en effet, la preuve que ce nom était des plus célèbres en Assyrie dans la génération après lui, par la façon dont Asschour-bani-abal, quand il parle des chefs des Saces qu'il fit prisonniers, a soin de dire qu'ils étaient des fils de Gôg, forme qu'il n'emploie pas d'ordinaire en nommant ses vaincus. J'ajoute que suivant moi, Gâg est le grand-père du roi des Scythes qui vainquit Ouvakhsatara et la Médie, du Madyès d'Hérodote et de Strabon. En effet, Hérodote (2) dit que Madyès était fils de Prototyès, ou, comme portent quelques manuscrits, de Prothyès ; et ce nom se reconnaît d'une manière tout à fait satisfaisante dans celui du Paritia du texte cunéiforme, le second fils de Gâg capturés par Asschour-bani-abal.

Maintenant, si nous pesons bien attentivement les termes du prophète, *Gôg érêc hamMagôg* (3), « Gôg du pays de Magôg, » nous devons reconnaître que Magôg n'est pas le nom de son peuple, des Scythes, mais celui du pays où ce peuple et son roi résidaient au temps où ils devinrent fameux dans l'Asie antérieure, c'est-à-dire le nom de la Sacasène ou de la région plus vaste dans laquelle elle est située.

(1) Saint-Martin (*Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 143, 209 et 210) identifie la Sacasène avec la province de Siounikh des Arméniens.

(2) I, 103.

(3) *Ezech.*, XXXVIII, 2 ; cf. XXXIX, 6, où Magôg est aussi bien manifestement un nom de pays.

Ceci donné, peut-on considérer comme une coïncidence purement fortuite ce fait que la Sacasène appartenait à la province de l'Arménie que les géographes classiques appellent Gôgârénê (1), les Arméniens Koukar ou Koukarkh (2). En effet, il semble bien y avoir un élément commun dans *Mâ-gôg* *Gôg-arénê* *Kouk-ar*. Et peut-être même la célébrité du nom du roi Gôg, surtout la façon dont Ye'hezqél a repris son nom en lui donnant un caractère symbolique, tenait-elle à l'assonance remarquable entre ce nom et l'élément fondamental de celui de son pays de Mâgôg. Les Sémites pouvaient facilement, en effet, jouer sur ce dernier, en le considérant comme tiré du nom de Gôg par le moyen de la préformante *ma* servant à former les noms de lieux (3), à tel point que beaucoup de commentateurs modernes ont cru que l'appellation de Gôg avait été forgée à plaisir par le prophète d'après Mâgôg, en lui donnant la signification de « pays de Gôg (4). »

En tous cas, il faut repousser l'étymologie aryenne du nom de Mâgôg, qui pendant un temps a eu assez généralement cours parmi les exégètes allemands, que Tuch (5) et Knobel (6) adoptent encore, et qui y trouvait le sanscrit *mah*, *maha*, « grand, » puis le persan *kôh*, « montagne. » M. P. de Lagarde (7) a déjà montré la fausseté de cette étymologie, monstrueuse au point de vue linguistique, puisqu'elle accole un terme sanscrit à un autre du persan moderne. Etant donnée la région où nous devons chercher le pays de Mâgôg, si son nom était aryen, il appartiendrait aux langues du groupe iranien. Mais ce sont les formes des indices antiques de ce groupe qu'on a seules le droit de prendre pour les comparer à un nom qui se trouve dans la Bible; ce ne sont pas des formes altérées, contractées et

(1) Strab., XI, p. 528.

(2) Mos. Khoren., *Geogr.*, 78; Saint-Martin, *Mém sur l'Arménie*, t. I, p. 81.

(3) Ewald, *Hebr. Grammat.*, § 160.

(4) Tuch, *Commentar ueber die Genesis*, 2^e édit., p. 164; Hitzig, *Der Prophet Ezechiel*, p. 289.

(5) *Commentar ueber die Genesis*, 2^e édit., p. 164.

(6) *Die Vœlker-tafel*, p. 63.

(7) *Gesamm. Abhandlungen*, p. 158.

modernes (1). Or, si « grande montagne » est en persan moderne *mei kôh* ou *meh kôp*, ce serait en zend *maç kaofa*, en perse, *math kâufa*, et même encore en pehlevi *mas kôp kôf*. Ainsi que me l'a fait remarquer Mgr C. de Harlez (2), que j'ai consulté sur ce point comme une des plus hautes autorités des études iraniennes, le *h* des formes modernes *kôh* du persan, *kûh* de l'afghan, aussi bien que le *i* du pamirien *koi*, « proviennent ici du *f*, *ph* de *kôf*, dont la racine est *kup*, s'arrondir avec creux. Il en est de même du *ch* final de *choch* (3), qui en ossète veut dire « montagne » (4). *Maç kaofa* ou *math kâufa* nous mettent bien loin de *Mâgôg* et n'ont pas pu le fournir. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les pays du nord de l'Arménie, où nous rencontrons la Gogârénê et où nous sommes amenés à chercher le Mâgôg biblique, n'ont été aryanisés que bien tardivement, si jamais ils l'ont été. C'est la patrie du géorgien et des idiomes congénères du Caucase, et s'il y a à essayer de trouver une étymologie à leurs noms géographiques, c'est vers les idiomes caucasiens plutôt que vers les idiomes aryens qu'il faut se tourner. Mais ici, après m'être borné à indiquer cette voie comme celle où l'on courrait le moins risque de s'égarer, je dois confesser l'entière incompétence qui m'empêche de m'y engager. J'ignore même quelles probabilités de succès on pourrait y rencontrer, s'il serait possible, dans l'état actuel des connaissances, de remonter dans ces idiomes à des formes assez anciennes pour permettre de proposer, de noms qui se trouvent déjà dans la Bible ou seulement chez un géographe du siècle d'Auguste, des explications et des étymologies acceptables pour la critique. Il importe, en

(1) Il n'est pas moins impossible, au point de vue linguistique de voir, avec Schulthess, dans Mâgôg une contraction du nom des Massagètes, quand même la situation géographique de ces derniers ne serait pas infiniment fort reculée pour qu'on cherche en eux un peuple inscrit dans le chapitre X de la *Genèse*.

(2) Lettre du 20 juin 1881.

(3) C'est à tort que Pictet (*Les origines indo-européennes*, 1^{re} édit., p. 73) a cru à l'antiquité de cette forme *choch* et en tire le nom du Caucase. Plinie (*Hist. nat.*, VI, 17) nous dit formellement que *Caucasus* est une altération de *Graucassus*, qui voulait dire « couvert de neige » dans la langue des Scythes.

(4) Rosen, *Ossetische Sprachlehre*, p. 29.

effet, de se méfier de certaines ressemblances, séduisantes au premier abord, que peuvent présenter des formes de langage modernes et contractées, mais qui s'évanouissent quand on remonte aux formes antiques et pleines. Ainsi je lis chez plusieurs voyageurs (1) que certains peuples du Caucase donnent aujourd'hui à la partie la plus haute de leurs montagnes les noms de *moghef* ou *mugogh*; mais en admettant même que les mons soient bien rapportés, je n'ose pas, avec les voyageurs qui les citent, avec Gesenius (2) et Knobel (3), y retrouver le Mágôg biblique. Avant de m'arrêter à une telle comparaison, il me faudrait avoir des éléments pour déterminer quelle pouvait être en réalité la forme de ces noms au temps où fut composé le tableau ethnographique de la *Genèse*.

Il est pourtant un fait que, dès à présent, il importe de noter, au moins comme terme de comparaison, quand il s'agit du rapprochement entre le Mâ-gôg biblique et la Gôgarène de la géographie classique, ainsi que du jeu de mots établi par Ye'hezqél entre les noms de Mâ-gôg et de Gôg, fait qui n'a pas échappé à la sagacité de M. Friedrich Delitzsch (4). C'est que les inscriptions cunéiformes nous ont révélé l'existence au nord-est de l'Assyrie, entre l'Arménie et la Médie (5), d'un pays dont le nom se présente indifféremment sous les deux formes *Zamua* (6) et *Mazamua* (7). Ces deux formes sont l'une à l'autre dans le même rapport que *Gog-arênê* à *Mâgôg*, et elles nous offrent, dans un nom géographique dont la situation se rapproche de celle du Mágôg de la Bible, la syllabe *ma* comme un préfixe qui peut s'ajouter au nom ou bien s'en retrancher.

(1) Reinoggs, *Beschreibung des Kaukasus*, t. I, p. 216; t. II, p. 79; Ker-Porter, *Travels in Georgia, Persia, etc.*, t. I, p. 90.

(2) *Thesaurus*, p. 271.

(3) *Die Vælkertafel*, p. 63.

(4) *Wo lag das Paradies*, p. 236.

(5) Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 23; E. Schrader, *Keilschriften und Geschichtsforschung*, p. 279.

(6) Obélisque de Nimroud, l. 50: Layard, *Inscr. in the cuneif. character*, pl. 89.

(7) Monolithe de Schalmanou-aschir à Kourkh, col. 2, l. 75: *Cuneif. inscr. of. West. Asia*, t. III, pl. 8.

Laissons de côté, après cette observation, la question d'étymologie, insoluble dans l'état actuel, et tenons-nous en à ce qui est vraiment possible, la détermination géographique et ethnologique du Mágôg biblique.

Nous venons de constater, après une longue et minutieuse discussion, que chez le prophète Ye'hezqél ce nom de Mágôg désignait la Sacasène de l'Arménie septentrionale et même la province plus vaste de la Gogarène, dans laquelle elle était comprise. Il n'y a aucune raison quelconque de lui attribuer une autre signification dans le chapitre x de la *Genèse*, et de supposer que le prophète de la Captivité n'était pas bien exactement instruit de la région que désignait un tel nom dans l'antique tradition des Hébreux. Tout donne à croire, au contraire, qu'il a dû en faire une application exacte, et l'on peut seulement conjecturer qu'il l'aurait peut-être, en l'employant pour indiquer le point de résidence des Scythes passés en-deça du Caucase, spécialisé dans une certaine mesure, restreint à un canton particulier du vaste espace de territoire qu'il embrassait pour l'écrivain élohiste de la *Genèse*. Car des noms des fils de Yapheth, surtout de ceux qui occupent la zone la plus reculée de l'extrême nord, ont toujours une étendue géographique considérable.

Déjà M. Kiepert (1), avec le merveilleux instinct qui le caractérise dans les questions de géographie historique, a reconnu que Mágôg, d'après la situation que détermine sa mention entre Gômer et Madaï, devait correspondre à l'Arménie septentrionale et orientale, c'est-à-dire à l'espace que laissent entre eux, d'un côté Gômer, qui, étant nommé le premier, est le plus occidental et s'étend dans l'est jusque sur l'Arménie occidentale, Tôgarmâh; de l'autre Madaï, qui, nommé le troisième, est le plus à l'orient et dont la correspondance avec la Médie est certaine. M. Dillmann (2) a souscrit à cette opinion du grand géographe de Berlin, et il a eu, selon moi, pleinement raison, car les recherches auxquelles nous venons de nous livrer viennent encore corroborer cette interprétation. La région à laquelle M. Kiepert assigne ainsi le nom biblique de Mágôg a conservé jusqu'à assez tard une individualité politique et ethnique très-

(1) *Monatsber. d. Berlin. Akad.*, 1859, p. 207 et suiv.

(2) *Die Genesis*, p. 185.

nettement distincte des Arméniens et des Mèdes. Dans la division administrative de l'empire perse, telle qu'elle fut établie par Dârayavous, fils de Vistâpa, le pays en question forme encore une satrapie particulière, la XVIII^e, habitée par les Saspîres, les Alarodiens et les Matienes (1) peuples en partie nomades que l'on rattache quelquefois à la souche scythique (2), et qui, dans tous les cas, tranchent avec leurs voisins de l'ouest et de l'est.

Les Alarodiens d'Hérote sont les Ourartai des documents cunéiformes assyriens, les habitants de la région du mont Arârât ou Ararad. Les Saspîres (3) correspondent exactement comme situation géographique (4) aux Ibères des écrivains d'époque postérieure (5), Virk des Arméniens, et leur nom est essentiellement le même; car *Iberes* ou *Hiberes* ne diffère de *Saspeires* ou *Sapeires* que par le changement de la sifflante initiale en aspirée, altération qui s'est manifestement produite sous une influence iranienne, et peut-être dans la bouche des Perses. Une tradition juive (6) identifiait le nom des Saspîres ou Ibères avec le Sephârâd du prophète 'Obadyâh (7), et la leçon 'Eppâh des Septante offre une altération de *Sephârâd* parallèle à celle de *Saspeires* en *Hiberes*. La confusion qui s'est trop souvent établie dans l'antiquité entre l'Ibérie caucasienne et l'Ibérie espagnole, à cause de leur similitude de noms, a fait sortir de là l'interprétation de Sephârâd par l'Espagne, générale chez les Juifs du moyen-âge (8) et qui se trouve déjà dans le Targoum. On pourrait ainsi être amené à rapprocher l'appellation des Saspîres, non pas du *Qparda* des listes des provinces de

l'empire perse (1) (*Saparda* du texte babylonien, *Isparda* du texte médioélamite), qui, d'après sa place dans leur énumération, ne peut être que la Lydie (2), mais du *Saparda* médique des inscriptions cunéiformes de l'Assyrie (3), que je persiste, comme je l'ai déjà fait ailleurs (4), à assimiler au *Sephârâd* de 'Obadyâh. Mais la position de ce *Saparda* dans le sud-ouest de la Médie, telle qu'elle paraît ressortir formellement des indications des textes (5), est beaucoup trop méridionale pour qu'on puisse aller le chercher dans le pays des Saspîres ou Ibères. Quant aux *Matieni* d'Hérodote (v. 32), *Matianoï* de Strabon (6), qui laissèrent leur nom à un canton compris plus tard dans la Médie Atropatène, ils figurent à la même place dans les inscriptions cunéiformes assyriennes, sous le nom de *Matâi* (7), dès la fin du IX^e siècle av. J.-C.

Il y a certaines probabilités pour que ce dernier peuple ait appartenu à la souche aryenne et au rameau iranien (8), et que les *Matiani* de la Sogdiane (9), ainsi que les *Matieni* de la Cappadoce, sur les bords de l'Halys (10), en aient été des fractions détachées, les uns demeurés au point de départ de la migration, les autres s'étant lancés en avant du gros de la nation. Mais ceci n'est pas encore certain, tandis qu'il est positif que les autres peuples de la XVIII^e satrapie de l'empire perse étaient d'origine non-aryenne, appartenaient à la race des blancs allophyles du Caucase. Les Saspîres ou Ibères sont les ancêtres directs des Géorgiens de nos jours, lesquels, ethnographiquement et linguistiquement, consti-

(1) Herodot., III, 94; cf. VII, 79.

(2) *Monatsber. d. Berlin. Akad.*, 1857, p. 139.

(3) Mentionnés encore dans : Herodot., I, 104; IV, 37 et 40; Apollon. Rhod., *Argonaut.*, II, v. 397 et 1242; Steph. Byz., s. v.; cf. Ammian. Marcell., XXII, 8, 21.

(4) Rennell, *Geography of Herodotus*, p. 503; Ritter, *Erdkunde Asiens*, t. II, p. 922; Bähr, *ad Herodot.*, I, 104.

(5) Strab., XI, p. 499 et suiv.; Plutarque; *Pomp.*, 34; Ptol., v, 11; Steph. Byz., s. v.; *Pomp. Mel.*, I, 2; III, 5, 6; Plin., *Hist. nat.*, VI, 11 et 14; Tacit., *Annal.*, VI, 33; Flor., III, 5.

(6) F. Justi, *Beitrag zur alten Geographie Persiens*, I, p. 17.

(7) I, 20.

(8) Les *Sephardim* sont pour eux et encore aujourd'hui, les juifs espagnols, comme *Aschenazim* les juifs allemands.

(1) Inscr. de Behistoun, table I, § 6; inscr. de Naqsch-i-Roustam, § 2.

(2) C'est l'interprétation adoptée généralement, entre autres par Lassen et MM. Oppert, Kern et F. Justi. Cf. pourtant Spiegel *Erân. Alterthumsk.*, t. I, p. 413 et 421.

(3) Fragments des Annales de Scharrou-kinou; Botta, *Monument de Ninive*, *Inscriptions*, pl. 74, l. 8; pl. 74 bis, l. 6; pl. 119, l. 7.

(4) *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 47.

(5) Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 46 et suiv.; E. Schrader, *Keilschriften und Geschichtsforschung*, p. 119.

(6) II, p. 73; XI, p. 509; cf. Steph. Byz. v. *Matianoi*.

(7) Stèle de Schamschi-Ramân, col. 3. l. 26-67: *Cuneif. inscr. of West. Asia*, t. I, pl. 30 et 31. Voy. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 24; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1^{re} édit., p. 454.

(8) G. Rawlinson, Herodote I p. 669. Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, t. I, p. 24.

(10) Plin., *Hist., nat.*, VI, 16.

tuent un des types les plus parfaits des populations caucasiennes. Quant aux Ourartai ou Alarodiens, leurs inscriptions les montrent faisant usage d'une langue encore très-imparfaitement connue, mais qui, dans le peu qu'on en sait, offre des analogies marquées avec le géorgien ou grouze et les idiomes congénères. Quelque incomplets et insuffisants que soient les faits que j'ai rassemblés à ce sujet dans un autre travail (2), ils demeurent intacts malgré les critiques de M. Patkanoff (3), et tout dernièrement encore un des juges les plus autorisés en pareille matière, M. Sayce donnait à ma théorie une adhésion fortement motivée (4). Quant aux tentatives de M. Mordtmann pour expliquer par l'arménien les inscriptions alarodiennes (5), et de M. L. de Robert pour y trouver un dialecte sémitique (6), elles ont, de l'aveu de tous, absolument échoué, et cela de manière à montrer d'une façon définitive qu'il n'y a rien à faire, aucun succès à espérer dans ces deux voies.

Mâgôg, tel que nous l'entendons avec M. Kiepert, a donc, au point de vue ethnologique et linguistique, tout aussi bien qu'au point de vue géographique, une unité parfaitement déterminée, une individualité nettement distincte de celle de ses deux frères de l'ouest et de l'est, Gômer et Mâdaï. Ceci nous confirme encore dans l'interprétation que nous donnons à ce nom du tableau ethnographique et ethnogénique de la *Genèse*, et ici, comme ailleurs nous constatons que le principe de construction du tableau n'est pas exclusivement géographique, ses distinctions de noms et de personnages correspondant à des divisions de nations.

FRANÇOIS LENORMANT.

(1) Herodot., I 189 et 202; III, 94; V, 40.

(2) Dans la deuxième de mes *Lettres assyriologiques*: *Sur l'ethnographie et l'histoire de l'Arménie avant les Achéménides*.

(3) *Congrès international des Orientalistes*, *Compte rendu de la première session*, Paris 1873, t. II, p. 429 et suiv.

(4) *Transact. of the Soc. of Biblical Archaeology*, t. VII, p. 283. Il l'adoptait déjà dans ses *Principles of comparative philology*, 2^e édit., p. 118.

(5) *Zeitschr. deutsch. Morgend. Gesellsch.*, t., pXXVI, 465-696.

(6) *Etude philologique sur les inscr. cunéif. de l'Arménie*, Paris 1876, in-4^o.

